

plus incrédule. Les apparitions se renouvellent plus pressantes, et, un beau matin, Guillemette Leroux, femme de Nicolazie, trouve, suivant le texte des chroniques, "douze quarts d'écus disposés trois à trois" sur une table où, quelques heures plus tôt, le flambeau de la sainte avait jeté sa lumière.¹

On savait Nicolazie pauvre : il crut que l'exhibition de cet argent ferait croire à sa sincérité ; il se trompait. Nouveaux obstacles. Bref, sainte Anne lui apparaît une dernière fois, et lui dit d'aller éveiller ses voisins. Nicolazie se lève ; le flambeau marche devant lui. Les paysans, tirés de leur sommeil, suivent la lueur miraculeuse. Celle-ci les conduit vers le Bocenno, s'arrête sur un coin du champ, monte et descend par trois fois, et disparaît. C'était à l'endroit même où le soc n'avait jamais pu entamer le sol. On creuse, et l'on découvre la statue : une naïve figure en bois, de trois pieds de haut, noircie et rongée par l'humidité de la terre, mais conservant encore "le bleu et l'azur dont l'avait ornée la main pieuse de l'artiste du septième siècle."

Le recteur va-t-il se rendre cette fois ? Non ; il se montre plus récalcitrant que jamais. De l'argent, une statue, qu'est-ce que cela prouve ?

Enfin, il serait trop long d'entrer dans tous les détails ; après mainte rebuffade, maint interrogatoire, la bonne foi de Nicolazie fut reconnue, la chapelle élevée, et la statue antique — restaurée par un sculpteur d'Auray — fut installée dans le pieux sanctuaire. Et alors commença cette longue suite de miracles et d'interventions surnaturelles qui ont fait de Sainte-Anne d'Auray un lieu de pèlerinages célèbre entre tous. Comme je l'ai dit plus haut, la chapelle du "bon Nicolazie" fut remplacée, en 1866, par la basilique actuelle, l'une des plus remarquables de France, et dont les riches et flamboyantes verrières racontent phase par phase toute cette merveilleuse histoire.

Maintenant, si vous avez le jarret solide, et si vous n'êtes pas trop sujet au vertige, montez avec moi les marches de l'immense spirale qui conduit aux embrasures du campanile. Le temps est beau, l'atmosphère est limpide, le coup d'œil vous dédommagera de la misérable nuit que vous venez de passer.

De quelque côté qu'on se tourne, on aperçoit partout des tourelles ou des clochers, qui se font jour à travers les bouquets de verdure. Ici c'est un vieux château dont la poivrière reluit au soleil ; là c'est une arche grise jetée pittoresquement en travers de quelque ravin pierreux. Le regard découvre même, malgré la distance, le gigantesque phare de Lorient, dont la silhouette tranche sur le bleu foncé de la mer. Comptez les villages : voici Brech, Plumergat, Pluvigner. Là c'est Plumeret, où se trouve le tombeau de Mgr de Ségur. De ce côté, c'est l'antique ville d'Auray. Plus loin, c'est Carnac et Lochmariaker, avec leurs menhirs, leurs dolmens et leurs cromlechs. En face, au bout de ce ruban sinueux qu'on appelle la rivière d'Auray, c'est l'océan, — parages célèbres où les galères de Jules César remportèrent la victoire navale qui détourna, pour des siècles, le cours des destinées armoricaines.

Mais hâtons-nous de descendre, voici les cloches qui se mettent en branle. Les orgues vont bientôt tonner sous les grandes voûtes : allons nous mêler aux vingt-cinq à trente

¹ Ces pièces, dit le P. Hugues, étaient les unes du coin de Paris, de l'année 1623, les autres de 1625, et les autres de diverses fabriques. Cinq personnes, entre autres l'évêque de Vanneset le sénéchal d'Auray, purent en avoir une. Longtemps après, M^{me} de Kervilia donna la sienne aux carmes, qui la conservèrent dans le trésor du couvent, enclassée dans un cristal. Les autres servirent à payer les ouvriers, quand on jeta les fondements de la chapelle.